

Écrire la honte

Aurélie Lanctôt

Number 314, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanctôt, A. (2017). Review of [Écrire la honte]. *Liberté*, (314), 55–56.

Écrire la honte

L'auteur d'*Eddy Bellegueule*, accompagné par les écrits de Bourdieu, réfléchit à ce que signifie trahir sa classe.

AURÉLIE LANCTÔT

Édouard Louis a tout juste vingt ans lorsque paraît, en 2013, la première édition de *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage*. Un peu plus de dix ans après la disparition de Bourdieu, ce livre rassemble autour de la pensée du sociologue les interventions d'auteurs aux profils très différents, du philosophe Frédéric Lordon à l'historienne Arlette Farge, en passant par le sociologue Geoffroy de Lagasnerie. Tous témoignent de leur attachement ainsi que de leur dette à l'égard de l'œuvre de Bourdieu.

Les textes de l'écrivaine Annie Ernaux et du sociologue Didier Éribon sont sans doute les plus forts de l'ouvrage. Les deux abordent des aspects de l'œuvre de Bourdieu qui trouvent écho dans leurs œuvres respectives et soulignent le caractère subversif de la figure du « transfuge de classe » dans la littérature. Ernaux revient sur *La distinction*, œuvre qu'elle qualifie de « totale et révolutionnaire », et réfléchit aux variations de l'appréciation esthétique en fonction de l'appartenance à une classe. Le goût de la forme, propose-t-elle en s'inspirant de Bourdieu, est pour l'essentiel l'affaire des dominants. En matière artistique, bien sûr, mais aussi pour tous les choix de l'existence : la cuisine,

Édouard Louis partage avec Bourdieu ce refus de laisser la politique être vidée de son caractère vital, « comme on viderait un œuf en perçant un trou dans sa coquille ».

les vêtements, la décoration et même les affinités politiques. Tous ces domaines se posent en fait comme autant d'occasions de faire apparaître le clivage entre ceux qui trônent au sommet de la pyramide sociale et ceux qui en supportent le poids, tout en bas. Il s'agit d'autant d'occasions d'affirmer la supériorité des premiers par rapport aux seconds. La honte sera la sanction de tout choix jugé vulgaire. C'est justement cette honte que Didier Éribon examine dans son texte. Un sentiment qu'il a d'ailleurs bien décrit dans son *Retour à*

Reims et qu'il aborde cette fois en s'intéressant aux « voix absentes » ou aux voix disqualifiées du monde intellectuel et littéraire. Cette honte, propose le sociologue, doit être décortiquée pour en révéler le caractère social et politique afin de pouvoir éventuellement la convertir en « source d'énergie », en force motrice pour ceux dont la voix est jugée suspecte au sein des espaces occupés par les dominants.

La honte liée à l'origine sociale, portée comme un stigmate par le transfuge de classe, entrave l'action et l'expression en l'entachant de doutes, de scrupules. Or, décortiquer la honte permet d'en dégager la portée collective.

Le malaise du transfuge de classe, ce malaise terrible de celui qui se trouve pris entre le monde qu'il a quitté et celui où sa présence demeure suspecte, Édouard Louis en a fait l'expérience brutale lors de la publication

d'*En finir avec Eddy Bellegueule* en 2014. Malgré son succès commercial et critique, ce roman, faut-il le rappeler, a suscité une polémique à l'égard du jeune écrivain. On lui a reproché d'avoir dépeint sa famille et son village d'un œil méprisant et rancunier. Des journalistes sont même débarqués dans la petite bourgade d'Hallencourt pour y sonder les habitants, tentant de départir le fictif du factuel, le « vrai » du « faux », comme si chaque détail du roman se révélant inventé avait le potentiel de démasquer « l'imposture » d'une œuvre qui relève ultimement de la fiction ; comme si rapporter le chagrin de la tante, des frères ou de la mère de l'auteur offrait une clé pour mieux comprendre l'œuvre et ce qu'elle nous dit sur le monde social.

N'était-ce pas plutôt pour conforter les esprits bourgeois qu'il fallait ainsi se rendre dans ce village désœuvré de la Somme et montrer ses habitants qui, « en réalité », n'ont rien de la violence que raconte Louis dans son roman ? Peu après la publication d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, un journaliste du *Nouvel Observateur* a écrit – ce qui ne manque pas d'ironie – qu'à Hallencourt, on se passait le livre « comme les comtesses parisiennes qui se faisaient lire *La recherche de Proust* en tremblant », craignant de se reconnaître. Or personne n'a fait intrusion, sans aucun égard pour leur

ÉDOUARD LOUIS (dir.)
Pierre Bourdieu.
L'insoumission en héritage
PUF, 2016 [2013], 154 p.

ÉDOUARD LOUIS
En finir avec Eddy Bellegueule
Seuil, 2014, 219 p.

intimité, chez ces bourgeoises et ces aristocrates qu'a décrites Proust pour les asséner de questions. Cet épisode révèle en somme que la violence reproduite par ceux qui sont déposés de tout – idée que l'on prend bien sûr chez Bourdieu – dérange cette croyance toute bourgeoise voulant que les pauvres aient une vie « plus authentique », et que le dénuement produise toujours des formes extraordinaires de solidarité. Cette croyance sert en fait toujours à légitimer la posture des dominants. Et en étant obsédé par ces détails sensationnalistes, on suggérerait aussi que ce jeune homme ayant fui un milieu qui le rejetait violemment n'avait pu se retrouver sur les plateaux de télévision et les bancs de l'ENS que par des moyens illégitimes, disqualifiant ainsi son intervention dans le champ littéraire.

Ce cirque a vraisemblablement exacerbé chez Louis un sentiment de révolte contre la violence discrète des dominants. En janvier 2016, pour la réédition de *L'insoumission en héritage*, Louis intègre à l'ouvrage un nouveau texte d'introduction, intitulé « Ce que la politique fait à la vie ». Il y décrit avec une justesse épatante « les effets différentiels de la politique selon la vulnérabilité des individus qu'elle concerne ». Dans ces quelques pages, il évoque son enfance et son milieu d'origine, où la politique dictait le rythme de la vie des gens. Les programmes sociaux ou les allocations que l'on donnait, puis confisquait, les politiques d'emplois que l'on entreprenait puis délaissait, rappelle-t-il, sont pour certains une affaire de sondages et d'indicateurs économiques dont on peut discuter. Mais pour eux, c'était la nourriture que l'on arrivait ou non à servir aux enfants. Il raconte aussi les cris de rage de sa mère et de ses tantes, qui hurlaient toujours devant le téléviseur, sans toutefois savoir nommer la cause de leur rage. Elles ne savaient pas à qui s'en prendre pour expliquer leur sentiment – avéré – d'être dépossédées de tout. En contrepoint, Louis raconte sa découverte de ce détachement avec lequel on aborde la politique dans ces milieux où le tempo de la vie est indépendant des conjonctures politiques. Ce joli détachement dont savent faire preuve ceux qui détiennent une quantité élevée de capital économique, culturel et social devient lui-même une preuve supplémentaire de distinction auquel on oppose par la suite la vulgarité ou le manque de sérieux de celui qui s'emporte lorsqu'il est question de politique. Cet emportement, souligne Louis, renvoie inmanquablement le dominé à sa condition : « Je veux dire que pour moi la politique n'a jamais été d'abord une question de mots, d'opinions, de débats, d'échanges, de communication comme dans la vision habermassienne. Mais une question de nourriture, de vie, de survivance. »

L'entreprise intellectuelle de Bourdieu ne s'emploie-t-elle pas justement à faire apparaître le rejet et la négation de tout ce qui se rapporte au domaine de la vie nue comme une stratégie de distinction des classes dominantes ? Si Louis arrive brillamment à faire apparaître la violence qui loge dans cette stratégie de distinction, il partage aussi avec Bourdieu ce refus de laisser la politique être vidée de son caractère vital, « comme on viderait un œuf en perçant un trou dans sa coquille ». C'est ce refus même qui a motivé l'ouvrage

collectif à l'origine, et que Louis affirme avec encore plus de vigueur dans l'introduction de la réédition. Ce refus rappelle aussi que la présence des transfuges de classe dans la littérature doit être saisie, explique Louis, « comme une opportunité de nous interroger sur les manières de penser la politique, sur les conditions de possibilité de son efficacité, son rapport à la vie et aux différentes formes de capitaux ».

Louis soulève cette interrogation avec force dans ses romans, en ce qu'il insiste pour décrire la violence sociale sans l'atténuer en employant un langage soigné, littéraire. Comme si la violence nue de l'exploitation devait être montrée telle qu'elle. Dans une entrevue accordée récemment à Laure Adler sur les ondes de France Culture, Louis affirmait à ce sujet ressentir une « urgence de nommer la violence du monde ». Nous vivons bien sûr à une époque qui nous bombarde d'images violentes, mais on décrit bien peu les rouages de cette violence, et la façon dont elle s'exerce sur les dominés. Pourtant, les récits, les ouvrages qui représentent la violence sociale ont souvent, soulignait Louis, un potentiel émancipateur plus grand pour ceux qui les reçoivent et s'y reconnaissent que les récits sur la liberté quelque peu désincarnés...

Toutefois, nommer la violence et en faire un moteur de lutte n'efface pas complètement la honte liée aux origines. Bourdieu lui-même, à l'occasion de plusieurs entretiens, laissait transparaître son malaise par rapport à ses origines béarnaises et modestes. Mais il disait aussi n'avoir pu dissiper la honte qu'en travaillant à cerner dans ce malaise l'expression d'un affrontement politique, un affrontement qu'il fallait penser en termes collectifs. Cette proposition ouvre une perspective particulièrement éclairante pour analyser l'action et la prise de parole de tous ceux qui, comme Ernaux, Éribon et Louis, interviennent dans des champs – littéraire, universitaire, médiatique et autres – auxquels leur milieu de naissance ne les destinait pas. Écrire la honte, dépeindre la violence sociale qui s'exerce sur les humbles, les « petits », permet de la partager. « Tout ce qu'on a vécu solitairement, écrit ainsi Annie Ernaux, la gêne, la honte de ne pas savoir comment parler, comment se comporter, tout ce qu'on s'impute à soi-même comme un manque de caractère ou de personnalité, cesse d'être un stigmatisme individuel. »

Ainsi, en concevant son écriture comme un acte politique, le transfuge de classe peut non seulement échapper à la honte liée à ses origines, mais il peut aussi surmonter le sentiment d'avoir trahi les siens, en faisant de son action l'occasion d'un partage ; l'occasion de faire exister dans un champ occupé par les dominants une réalité que l'on préfère masquer. « Écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi », écrit Jean Genet, ce à quoi il faut ajouter qu'en inscrivant son écriture dans un champ de lutte, le transfuge de classe peut tenir un rôle dans un processus d'émancipation collectif. Car s'il faut surmonter la honte en l'expliquant sociologiquement, comme l'avait compris Bourdieu, il faut également refuser que le passage des barrières de classe soit raconté comme une expérience individuelle légitime, voire « héroïque » dans sa mouture libérale, afin qu'elle devienne plutôt l'occasion de penser l'abolition pour tous et toutes de ces barrières. **L**